

Eléments biographiques

Je suis né en avril 1980 à Genève. J'ai grandi à Chêne-Bourg (j'y ai vécu jusqu'à mes quinze ans environ, avant que mes parents ne déménagent sur France). *Les rideaux orange* sont tout imprégnés du paysage de mon enfance. Nous habitons, mes parents et mon frère, dans un immeuble qui se situait - qui se situe encore - sur l'Avenue de Bel-Air. Cette avenue était très belle dans les années 80, avant qu'ils ne tronçonnent tous les arbres sans doute pour des questions de sécurité (il est vrai qu'à chaque orage un peu violent des morceaux entiers de ces grands arbres s'écroulaient sur la route, écrasant les voitures, défonçant les verrières des jolies petites maisons qui bordaient l'avenue - pour la plus grande joie de l'enfant): un vrai tunnel de feuillages. Immeuble assez populaire (il y avait pas mal de gens seuls quand j'y repense, un peu inquiétants, ternes, gris, avec des chiens, tenant dans leur main des bâtons à moitié rongés, couverts de bave ; des bouteilles de bière vides lancées depuis les appartements dans l'herbe jonchaient la pelouse derrière l'immeuble). Là, toujours dans l'ombre, nous jouions sous des couvertures, mes deux meilleurs amis (qui étaient jumeaux), une petite fille d'origine espagnole, qui habitait quant à elle « Bel-Air bocage », et moi. Jeux seulement à moitié innocents qui étaient de toute façon bien vite interrompus par le cri ou l'appel, plutôt strident, de nos mères. Ce bâtiment faisait cinq étages, mais était heureusement disposé perpendiculairement à l'Avenue de Bel-Air, entre la route (tout de même assez voitureuse, assez dangereuse) et la Seymaz.

Mon père est né dans la Province du Latium, dans un petit village situé entre Rome et la mer qui s'appelle Lanuvio. Débarqué en Suisse en 1964, "enfant du placard" pendant quelques mois (la mode n'était pas - alors non plus - au regroupement familial), mon père a travaillé ensuite pendant 40 ans à la Migros (de 1966 à 2010 précisément, donc 44 ans: une vie). Cette double nationalité est sans doute pour quelque chose dans ce rapport d'étrangeté que j'entretiens avec la langue française (c'est pour cela que je dois répéter presque à l'infini - ou « pour l'éternité » - les mots « marelle », ou "Jonas", ou "rideaux orange" dans mes poèmes, c'est comme si je devais les évoquer pour qu'ils m'apparaissent, que tout -

le paysage et moi avec - ne bascule pas dans le néant, ou le silence). Vient de là également je suppose ce rapport un peu obsessionnel au langage, et particulièrement à la langue française, qui exige de moi que je sois extrêmement précis et méticuleux, que je ne commette absolument aucune « faute » (ce qui n'est bien sûr jamais tout à fait le cas : la langue française est si piègeuse, et le cœur si profond). C'est comme si cette langue je ne la possédais jamais assez, qu'on allait toujours (quel juge invisible, peut-être imaginaire?) « me coller ». Phénomène d'ailleurs assez connu chez tous ceux que les sociologues étudient sous le nom de « secundas » ou de « secundos » (enfants de la seconde génération). Ainsi, mes poèmes se présentent comme des espèces de litanies peut-être parfois un peu fatigantes - pour moi également, je vous prie de le croire -, et cependant nécessaires.

A côté de son travail très prenant à la Migros, mon père a toujours peint (c'est lui qui a réalisé la peinture qui fait la couverture de mon livre: pliage, collage et peinture acrylique sur papier kraft). Mon père n'avait pas d'atelier à lui, dans notre petit appartement de l'avenue de Bel-Air il peignait au salon, à même le sol (il fallait, pour cela, rouler le tapis aux longs poils jaunâtres, pousser un peu le canapé en cuir, le fauteuil en velours côtelé très "années 80"). Ces grandes feuilles de papier plié, crevassé, déchiré (un autre paysage, pictural celui-là), il n'était pas rare que notre père nous invite, mon frère et moi, lorsque nous étions enfants, à les toucher, à les froter, parfois même à marcher pieds nus sur elles. C'est comme si nous évoluions sur une autre planète, rouge sombre, tournoyante, alors. La lumière était belle dans ce salon où il peignait: nous habitons au quatrième étage de cette longue barre d'immeuble, sans d'autre vis-à-vis que le ciel strié du vol des mouettes. Il y avait un joli balcon. Depuis ce balcon (où je passais presque tout mon temps, ne cessant d'entrer et de sortir, écartant au passage les rideaux orange profondément creusés par le vent), on apercevait une immense mer d'arbres vert émeraude, et, là au milieu, un peu perdu - signe de mauvais augure, oiseau de malheur, ou au contraire planche de salut ? - pointait le M de la Migros de Chêne-Bourg, qui apparaît en ouverture des *Rideaux orange*. Ma mère, qui est Chênoise, adorait le orange (en cela tout à fait dans l'air du temps - fin des années 70/début des années 80). Plus tard ce serait le vert, puis le bleu. De ces rideaux orange qui

ont donc existé (c'est important), j'ai fait le symbole, presque l'allégorie, moitié rassurante, moitié inquiétante - ambivalente, disons - de mon enfance: on peut voir ces rideaux comme quelque chose de léger, de lumineux, de protecteur, mais (plus sûrement encore) ils sont cette matière trouble, un peu visqueuse, cette (précieuse) boue originelle dont l'enfant, obscurément, sent qu'il ne sortira jamais vraiment - une sorte de piège, ou de toile d'araignée: d'où ce foisonnement d'insectes dans mes poèmes - papillons, fourmis, frelons. Entre ces deux "interprétations" (cocon protecteur ou piège redoutable), je ne saurais trancher (sans doute y a-t-il des deux, sans doute est-ce là l'essence de tout motif poétique un peu profond?).

Comme Baudelaire (!), je pourrais dire que les images furent « ma grande, ma primitive passion ». Sans doute est-ce pour cela que j'effectuai plus tard des études d'histoire de l'art à l'Université de Genève (de français et d'italien également). Mes peintres favoris alors déjà: Piero della Francesca, Mantegna, Fra Angelico; plus près de nous Cézanne, Giacometti, Klee, Morandi. Passion dévorante pour la poésie entre 20 et 25 ans. Mes poètes favoris alors (mes "Maîtres"): Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy (deux titres en particulier: *Airs* de Jaccottet, et *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* de Bonnefoy - l'influence de ces poèmes à la fois obscurs et très concrets d'ailleurs très sensible dans *Les rideaux orange*. Autres influences très nettes dans mon premier livre (qui est le livre, il ne faut pas l'oublier - écrit entre 2002 et 2004 environ - d'un jeune homme qui lit tout alors avec avidité, découvre tout dans un laps de temps très court, ce qui explique que ses poèmes soient parfois un peu raides, ou figés, pleins à craquer de références poétiques): Mallarmé (« sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots... »), mais aussi Jouve, Michaux, Ponge, Reverdy, Rimbaud bien sûr, et la poésie italienne : Ungaretti, Montale, Erba. Lorsque j'appris, au hasard d'un reportage pour la télévision sur ce poète (dans la belle série « Un siècle d'écrivains », qui passait alors tard le soir sur France 2) que derrière une phrase telle que celle-ci : « Quand le soleil, que j'avais pris pour un éclair, darda son rayon sur mon oreille sourde, je me désaltérais, sous les saules vert et blanc, dans un ruisseau d'eau rose », du poète Pierre Reverdy, se cachait tout un arrière-fond biographique précis (le

commentateur disait, pour expliquer « l'eau rose »: « ruisseau de sa jeunesse : en aval de la Rougeanne, il y avait des tanneries »), arrière-fond à la fois tenu secret et rayonnant dans le poème, rendu par lui comme transparent, j'en fus bouleversé (il faudrait dire « illuminé », mais on ne peut pas, on ne peut plus)...

Pour être tout à fait complet, il faut enfin citer l'influence de poètes de Suisse Romande tels qu'Anne Perrier (*Feu les oiseaux*, dont j'ai repris un peu artificiellement la disposition sur la page pour les poèmes qui composent la première section du recueil, "Marelle"), José-Flore Tappy, Pierre Chappuis, ou encore Pierre Voélin. Mon mémoire de licence portait sur "Les récits de rêve" dans l'oeuvre de Philippe Jaccottet.

Quelques poèmes tirés des *Rideaux orange* ont paru dans la Revue des Belles-Lettres en 2005. En plus du "Prix de l'Académie Romande", ce recueil a remporté le "Prix Hentsch" en 2006 (sous le titre *Trois poèmes pâles*); il vient également d'être récompensé par le Prix Pittard 2012 (avec Sylviane Dupuis pour ses *Poèmes de la méthode* parus aux éditions Empreintes).

Quand je pense aux livres qui viendront après les *Rideaux orange* (s'ils viennent jamais), je me dis qu'ils devront venir éclairer, ou préciser, approfondir certains des motifs contenus et demeurés en partie obscurs dans le présent recueil. Un second recueil de poèmes est à paraître pour le printemps 2013, toujours aux éditions Samizdat. Il s'intitulera *Un bouquet d'étincelles*. Un texte en prose à partir de quelques tableaux de mon père (*Pierres que la mer a consumées*) est actuellement en cours d'élaboration.

Laurent Cennamo